





SARAH DELYSLE

FLEUR DE
CENDRES



ELECTROGÈNE

FANTASY MÉDIÉVALE

PROLOGUE

Un bruit métallique l'avait arrachée au sommeil. Ysphèle aurait pu s'en agacer, après avoir attendu si longtemps que son esprit s'apaise, mais elle dormirait bientôt tout son saoul – pour l'éternité. Elle tendit l'oreille, à l'affût du grincement d'une porte. Elle capta des sons devenus familiers au fil des jours passés dans la pénombre : le goutte-à-goutte de l'eau qui suintait du plafond et frappait le sol de pierre, le trottement des rats qui chapardaient les miettes de pain moisi dans son écuelle en bois. Rien d'autre. Avait-elle rêvé ?

Elle déplia son corps roulé en boule sur la mince couche de paille jetée à même le sol. Aussitôt, le froid humide se glissa entre ses bras pour lui mordre les flancs, le ventre, la poitrine. Elle se mit à trembler. Elle s'assit, avec l'impression d'avoir perdu le contrôle de son corps. Ses dents claquaient. Des frissons secouaient ses épaules, à lui en faire mal. Elle ignorait posséder encore assez d'énergie pour s'agiter de la sorte.

Son estomac se réveilla à son tour et grogna, affamé. Elle songea à attraper l'un des rats qui trottaient à sa portée, puis

FLEUR DE CENDRES

renonça. Il faudrait le tuer, l'écorcher, le manger cru. Trop d'efforts, alors que bientôt, la faim ne serait plus un problème.

En attendant que ses tremblements se calment, Ysphèle laissa ses yeux s'habituer à la pénombre. Les souterrains du château n'étaient pas éclairés mais, un peu plus loin dans le couloir, un étroit soupirail laissait filtrer la lumière de la lune. Elle finit par distinguer les barreaux de la lucarne qui perçait la porte de sa cellule. Elle prit appui sur ses bras pour se redresser. Une fois debout, un vertige la saisit. Elle n'était plus de la première jeunesse ; son corps affaibli par les privations et l'immobilité forcée déclinait déjà, après seulement deux, peut-être trois semaines d'enfermement. Elle attendit que le vertige passe puis, à petits pas prudents, s'approcha de l'ouverture. Elle colla son visage contre les barreaux sales. Hier, elle avait vu le garde cracher dessus, et il n'était certainement pas le premier. Elle n'arriva pas à y accorder de l'importance.

En face, encadrée par des murs de pierre grise luisant sous les rayons sélènes, la lucarne d'une autre porte l'observait. Elle ne croyait pas que la cellule soit occupée – aucun garde n'y était entré depuis qu'elle-même était enfermée dans ce souterrain. Elle chercha des yeux le tabouret où, en pleine journée, un garde s'installait parfois. Cette nuit, bien sûr, il n'y avait personne.

Ysphèle était persuadée d'avoir entendu le bruit d'une clé qui tournait dans une serrure rouillée et le grincement de gonds mal entretenus. Un sourire railleur étira ses lèvres gercées, les fendillant de craquelures brûlantes. Ces quelques semaines d'enfermement et d'ennui avaient suffi à la transformer en commère avide de savoir ce qui se passait devant sa porte. Il n'y avait personne ici, que des ombres, des rats et la mort qui patientait. Avec un soupir, elle se résigna à

PROLOGUE

retourner se coucher. Ses yeux papillonnaient déjà à l'idée de replonger dans la nuit.

— Marraine ? chuchota une voix, tout près d'elle.

Malgré la fatigue, Ysphèle tressaillit, manqua tomber. D'une main, elle agrippa un barreau de la lucarne et parvint à retrouver son équilibre. Son cœur battait follement, de surprise et d'espoir. Se pouvait-il que...

— Angre ? croassa-t-elle. Angre, c'est toi ?

Elle eut juste le temps de distinguer la forme vaporeuse d'un voile, avant que l'ombre qui s'était matérialisée de l'autre côté des barreaux n'occulte la chiche lumière délivrée par le soupirail.

— C'est moi, marraine, murmura la silhouette d'obscurité. Oh, marraine...

Ysphèle défaillit presque, d'émotion cette fois-ci. Elle n'avait pas revu sa filleule depuis ce jour sombre où leur monde à toutes les deux avait basculé. Elle avait cru l'avoir mise à l'abri des dangers, mais elle n'avait pas pensé à tout. Elle aurait voulu prendre Angre dans ses bras, la serrer fort contre elle pour lui transmettre ce qu'il lui restait de force. Maudite soit l'épaisse porte bardée de fer qui les séparait !

— Tu n'aurais pas dû venir, Angre, souffla-t-elle. Tu dois te reposer. Comment as-tu fait pour entrer ici ?

— J'en ai assez de rester enfermée dans ma chambre. C'est mon visage qui a souffert, pas mes jambes. Je suis encore capable de descendre un escalier.

Et de chiper le trousseau de clés d'un garde assoupi ?

Ysphèle devina la moue boudeuse que dissimulaient la pénombre et le masque à voilette. Elle s'amusa de la véhémence de sa filleule, et admira sa force. Dans sa situation, beaucoup de jeunes gens n'auraient pas eu le courage de quitter si tôt

FLEUR DE CENDRES

leur lit. Angre avait le caractère de sa mère, cela ne faisait aucun doute. Et c'était une bonne chose.

— Si ton père l'apprend...

— Mon père n'a plus rien à faire de moi depuis que le fils du duc de Poizat a retiré sa demande en mariage.

Ysphèle remarqua qu'aucun chuintement n'éraflait les mots que prononçait Angre, signe que ses lèvres n'avaient pas été endommagées par l'attaque. Prononcer des formules complexes se révélait souvent difficile avec un défaut d'élocution. Malgré une voix légèrement plus nasillarde qu'avant, sa filleule pourrait continuer à pratiquer la magie. Était-ce une bonne ou une mauvaise chose ?

— Ne dis pas de sottises. Ton père t'aime toujours.

— Il aimait ma beauté qui attirait nombre de prétendants aux promesses de terres et d'or. Maintenant que je n'ai plus ni l'une ni les autres, je ne suis plus rien à ses yeux. Pourquoi vous a-t-il fait enfermer, marraine ? Il a refusé de me le dire.

Le cœur d'Ysphèle se serra. Le duc de Belmont n'avait donc rien dévoilé à sa fille.

— S'il ne te dit rien, c'est parce qu'il veut préserver ta santé en t'épargnant nos différends, Angre, affirma-t-elle néanmoins.

Sa filleule renifla avec mépris, émettant un bref sifflement qui trahit les dégâts infligés à son nez.

— Mon état est un prétexte bien commode pour me maintenir à l'écart de tout. Dites-moi ce qui vous vaut pareil traitement. L'ignorance me fait souffrir plus que tout le reste.

Ysphèle hésita. Devait-elle dire la vérité à sa filleule ? Celle-ci n'avait que seize ans. Mais sa mère n'était plus là, et elle-même, son unique parente qui ne soit pas un homme,

PROLOGUE

attendait la mort dans les cachots du duc. Dans les années à venir, Angre n'aurait personne sur qui compter. Il fallait qu'elle ait conscience des dangers qui la guettaient.

— Ton père me tient pour responsable de ce qui t'est arrivé.

Angre émit un petit hoquet perplexe, presque amusé.

— C'est ridicule, déclara-t-elle. Vous n'êtes pour rien dans cette histoire. J'ai vu mon assaillant, et il n'était pas vous, j'en suis certaine.

— Il ne m'accuse pas de t'avoir attaquée. Mais quand tu es née, ton père m'a demandé, en tant que marraine, de te faire don de beauté éternelle.

— Et j'étais belle, jusqu'à ce que... (La fin de la phrase mourut au fond de sa gorge.) Vous avez tenu votre promesse.

— Non, Angre. Un don de naissance est supposé résister à de tels... accidents. Ainsi fonctionne la magie des fées.

— Vraiment ? Alors, vous pensez que je vais retrouver ma beauté ?

Ysphèle dut la détromper. Elle ne voulait pas faire naître de faux espoirs dans le cœur de sa filleule.

— Non. Si la guérisseuse de ton père n'a pas réussi à te la rendre, alors c'est que tu l'as perdue à jamais. Et cela, ton père l'a compris.

— Lui, peut-être, mais moi, je ne comprends pas. Vous êtes-vous trompée dans la formulation de votre sort ?

— Je ne me suis pas trompée. (Elle hésita. Jusqu'où devait-elle aller dans les révélations ? Elle décida de rester prudente et d'omettre une partie de la vérité.) Le jour de ton baptême, j'ai choisi d'ignorer la volonté de ton père. À la demande de ta mère, je ne t'ai pas fait don de beauté éternelle, de douceur et de fertilité, comme c'est la tradition pour les filles de Belmont, mais de qualités qu'elle estimait plus utiles à ta survie.

FLEUR DE CENDRES

— Pourtant, j'étais belle, jusqu'à l'attaque qui a altéré mon visage.

— Il n'est pas besoin d'une sorcière pour qu'une telle qualité apparaisse dans une lignée qui en a toujours été pourvue.

Un bref silence flotta dans la pénombre, avant qu'Angre ne murmure :

— Je comprends certaines choses, à présent. Ces qualités dont vous m'avez fait don, je les connais.

Ysphèle crut qu'elle allait se trouver mal. Elle colla son visage contre les barreaux de la lucarne et essaya d'attraper le regard d'Angre, malgré l'obscurité.

— Tu les connais ? Surtout, n'en parle à personne, tu m'entends ? Il en va de ta survie ! Ta mère avait pourtant juré qu'elle ne t'en parlerait pas avant tes dix-huit ans...

— Ma mère n'y est pour rien. (Ysphèle voulut lui demander des détails, mais Angre changea de sujet.) Pourquoi vous a-t-elle demandé de désobéir à mon père ?

— Elle se savait menacée, et craignait pour ta vie.

— Elle pressentait donc qu'on allait l'assassiner. Qui ?

— Je l'ignore, mentit Ysphèle.

— Bien sûr, dit Angre, dont le calme étonna sa marraine. Ou vous l'auriez dit à mon père.

Elle ne la détrompa pas.

— Combien de temps allez-vous rester enfermée, marraine ?

Ysphèle ne voulait pas, ne pouvait pas répondre. Elle choisit encore une fois de mentir :

— Ton père décidera bientôt de mon châtement.

Elle ne sortirait pas vivante de ce cachot. Quelques jours plus tôt, le duc était descendu en personne dans ce souterrain infâme pour lui annoncer qu'elle aurait la tête tranchée au

PROLOGUE

premier jour de l'automne. Ysphèle ne pourrait échapper à son sort, d'autant moins que ses sortilèges ne fonctionnaient plus depuis qu'elle était enfermée ici, comme si sa magie dépérissait dans ce sous-sol obscur.

— Je parlerais en votre faveur, si seulement il acceptait de me recevoir ! tempêta Angre.

— Je le sais.

La jeune fille soupira, puis changea de sujet.

— J'ai surpris une conversation de père avec ma gouvernante. Il veut que je quitte Belmont avant l'hiver, soi-disant pour ma sécurité.

— Il a sans doute raison. Les dangers sont trop nombreux, ici. Tu as failli...

— Il veut m'envoyer dans un dévotère, l'interrompt Angre. Un endroit où les seuls livres sont ceux de prières !

Ysphèle perçut l'inquiétude de la jeune fille, et devina que sa filleule était descendue jusqu'à ce cachot pour y quérir le soutien de la seule femme encore en vie parmi ses proches. Mais comment pouvait-elle l'aider ? Elle songea qu'un dévotère coupé du monde serait l'endroit idéal pour mettre Angre à l'abri d'un assassin

— On y sert les Quatre Dieux, c'est vrai, mais on y lit beaucoup, et on y aide son prochain.

À dire vrai, sa filleule n'apprécierait guère de passer ses journées à s'incliner devant les déesses de la Vie et de la Terre, encore moins devant le dieu de la Mort et celui du Cosmos qui régissaient l'univers. Survivre réclamait parfois de tels sacrifices.

La voix de la jeune fille vibra dans l'obscurité :

— Les dévotes n'étudient pas la magie. Je préfère rejoindre les kercides. Mère en faisait partie, dans sa jeunesse. Et vous aussi, marraine.

FLEUR DE CENDRES

Non !

Un frisson dévala l'échine d'Ysphèle. Elle ne savait comment une telle idée avait éclos dans l'esprit de sa filleule, mais il fallait qu'elle l'en déloge.

— Depuis que nous sommes en paix avec le royaume de Ligère, les kercides n'ont plus qu'un rôle mineur. Leur ordre n'a plus l'importance qu'il avait autrefois.

— Peu m'importe qu'elles ne guerroyent plus. Je veux apprendre leur magie, voilà tout.

— Ton père ne te laissera pas les rejoindre. La fille d'un duc n'a rien à faire dans un ordre qui n'a plus les faveurs du roi.

— Mais...

Ysphèle ne pouvait laisser sa filleule s'égarer sur cette voie périlleuse.

— Angre, les kercides ne sont pas à la hauteur de tes attentes. Puisque ton père veut t'éloigner de Belmont, et si tu tiens à étudier la magie, demande à rejoindre la suite de la marquise d'Autun.

La déception qu'elle devina dans la voix de la jeune fille ne l'étonna guère.

— Je n'ai aucune envie d'entrer au service d'une marquise. Encore moins dans les marches d'Autun. Il n'y a pas région plus isolée dans tout le royaume d'Arcanie. Ils n'ont peut-être même pas de bibliothèque !

Ysphèle se surprit à sourire.

— Je suis certaine que le château d'Autun dispose d'une belle bibliothèque. Fais-moi confiance : cette marquise-là te plaira. Elle t'enseignera des choses qu'aucun livre de la bibliothèque de Belmont ne peut t'apprendre.

— L'art de la révérence et des tisanes, je suppose ?

Malgré cette question sarcastique, Ysphèle sentit qu'elle avait attisé la curiosité de sa filleule.

— C'est possible, oui. Et bien d'autres choses.

PROLOGUE

Une pâle ligne de lumière apparut sur le mur à côté de la porte.

— Le jour point. Tu dois partir.

La jeune fille resta silencieuse quelques instants, puis passa une main gantée au travers des barreaux. Ysphèle l'attrapa et la serra. Ce contact humain, le premier depuis des semaines, lui fit du bien.

— Avant que tu ne t'en ailles, Angre... Quel jour sommes-nous exactement ? osa-t-elle alors demander. J'ai perdu la notion du temps dans ce souterrain.

— C'est aujourd'hui le premier jour de l'automne. Dans le jardin, les arbres commencent à se teinter de roux.

Avec l'aube, le dernier jour d'Ysphèle était donc venu. Ses doigts s'agrippèrent plus fort à ceux de sa filleule. Un bref sanglot de terreur lui échappa. Elle aurait voulu pouvoir arracher la porte de ses gonds pour étreindre Angre une dernière fois et rattraper un peu du temps perdu loin d'elle.

— Je ne vous abandonnerai pas à votre sort, marraine, chuchota la jeune fille, qui avait mal interprété son émotion soudaine. Vous sortirez bientôt de ce cachot, je vous le promets, et nous irons ensemble nous promener au milieu des feuilles mortes. Je sais à quel point vous aimez l'automne.

Ysphèle n'eut pas le courage de lui dire qu'elles ne se reverraient jamais. Elle se ressaisit, juste assez pour ne pas laisser sa voix trembler.

— Au revoir, Angre, murmura-t-elle.

Rendu mordoré par la fragile lueur du soleil levant, le masque de la jeune fille se découpait plus nettement dans la pénombre du souterrain. Ysphèle chercha les yeux d'Angre au travers des fentes étroites et crut distinguer deux éclats qui la fixaient avec intensité.

Puis elle lâcha pour toujours la main de sa filleule, qui disparut en silence dans la pénombre.



CHAPITRE 1

Un énième cahot lui fit perdre le fil de sa lecture. De frustration, incapable de se concentrer sur les formules magiques dont les lignes sautaient et s’emmêlaient devant ses yeux, Angre referma le grimoire et le glissa sous un coussin. Si elle avait su que les routes des marches d’Autun étaient en si mauvais état, semées de trous et de bosses, elle aurait exigé qu’on rembourre les sièges de son carrosse ou qu’on lui fournisse des couvertures plus épaisses.

Elle resserra les pans de son manteau de voyage et se pencha vers la fenêtre du véhicule pour observer le paysage. De chaque côté de la route et à perte de vue, aucun arbre, aucun relief, aucun cours d’eau ne rompait la monotonie d’une plaine qui s’étendait jusqu’à la coiffe grise de l’horizon. Les herbes hautes ployaient sous un vent glacé qui ne s’essoufflait jamais. Par intermittence, le cri lugubre d’un oiseau couvrait le bruit des rafales ou les grincements du carrosse.

À quelques mètres sur la gauche, Launay, qui avait été désigné pour intégrer son escorte, lui adressa un signe de la

FLEUR DE CENDRES

main. Elle lui sourit en retour, puis se souvint qu'elle portait un masque qui dissimulait son visage. Par pudeur et sur ordre de son père, elle était supposée ne le retirer que lorsque les rideaux de son carrosse étaient baissés. Elle se demanda qui elle pourrait bien effrayer, au milieu de cette plaine déserte. Les oiseaux qu'elle apercevait dans le ciel se souciaient peu de sa figure, et ses gardes avaient, elle l'espérait, le cœur assez bien accroché pour supporter la vue de ses chairs pelées et du trou béant qui lui tenait lieu de narine droite. Quant à sa gouvernante, madame de Chandon, elle avait déserté dès la première étape du voyage.

La tentation de braver l'interdit démangeait Angre. Son père était loin, et elle doutait que le chevalier Méréault trouverait le courage de la réprimander si elle osait se dévoiler. Ce visage qui était le sien, elle le garderait toute sa vie. Le masque, en revanche... la simple idée de devoir supporter son contact jusqu'à sa mort la révoltait. Il était temps que ceux qui l'accompagnaient s'habituent à son apparence, aussi terrifiante soit-elle. Ceux qui ne pouvaient s'en accommoder n'avaient qu'à s'éloigner d'elle, comme l'avait fait la Chandon.

Bien sûr, il n'était pas envisageable de se présenter dévoilée à la cour du marquis d'Autun. Quoique... Elle rit intérieurement en songeant au scandale que cela provoquerait. Les jeunes filles bien nées n'exhibaient pas de telles cicatrices en public – c'était inconvenant, lui avait-on expliqué. On les maquillait ou on les masquait. Elle rit moins en imaginant la colère de son père, et les mesures qu'il prendrait depuis Belmont pour la punir d'un tel manquement aux bonnes manières.

D'un autre côté, il ne lui aurait pas déplu de fâcher le duc de Belmont. Elle gardait contre lui une rancœur infinie

CHAPITRE 1

depuis qu'il avait fait exécuter sa marraine, au premier jour de l'automne. Le souvenir de l'échafaud dressé dans la cour du château, aperçu au travers d'une lucarne en remontant des souterrains, lui revint à la mémoire. Ses dents crissèrent tandis qu'un cortège d'émotions refaisait surface. La tristesse, la culpabilité et, surtout, une colère acide. Comment son père avait-il pu être assez cruel pour faire exécuter Ysphèle au seul prétexte que sa fille avait perdu sa beauté ?

Elle effleura son masque du bout de l'index, hésita. Son courroux ne suffisait pas à la décider.

Launay trotta toujours à gauche du carrosse. Elle connaissait le jeune écuyer de Mérault depuis leur prime jeunesse, lorsqu'ils jouaient ensemble dans les jardins de Belmont à un âge où ni le rang ni le sexe n'avaient beaucoup d'importance. Leur amitié d'enfance s'était transformée au fil du temps et des épreuves en une affection discrète, faite de confidences et de traits ironiques échangés au détour des couloirs ou dans l'ombre des allées de la cour. Cela n'allait pas plus loin que ces rencontres furtives ; il aurait été malvenu que la fille d'un duc fraye de façon ostensible avec le fils d'un gentilhomme désargenté. Depuis que les flammes avaient dévoré ses chairs, Angre ne lui avait jamais montré son visage. C'était étrange, mais, alors qu'ils n'avaient jamais été intimes et ne le seraient jamais, Angre rechignait à lui révéler ses cicatrices.

Une rafale plus forte que les autres fit tanguer le carrosse. Elle s'infiltra à travers un interstice sur le bord de la fenêtre, et sa bise glaciale vint effleurer le cou d'Angre. Le voile qui prolongeait son masque et dissimulait le bas de son visage s'agita un bref instant en vaguelettes légères, avant que le tissu ne retombe, lourd et rêche sur son menton. Peut-être n'aurait-elle plus jamais l'occasion de sentir le vent sur ses joues ; il

FLEUR DE CENDRES

était peu probable que les suivantes de la marquise d'Autun soient autorisées à sortir du château.

Prise d'une impulsion soudaine, elle chercha du bout des doigts le cordon qui tenait son masque attaché à sa coiffure. Elle n'allait pas seulement le soulever, elle allait le dénouer ! Pourtant, elle suspendit son geste, le temps de jeter un œil à l'extérieur, vers le profil parfait de Launay qui lui rappela ce qu'elle avait perdu. De sa main libre, elle tira le rideau pour se protéger du regard des hommes de son escorte. Elle ne renonçait pas à exposer son visage, mais elle se laissait le temps de le faire par étapes. Ses doigts cherchèrent la broche qui, à l'arrière de son crâne, maintenait le cordon de son masque tendu. Le bijou leur résista. Avec l'ongle, Angre voulut enclencher le mécanisme d'ouverture.

Un nouveau cahot, plus fort encore que les autres, la projeta soudain vers l'avant. Elle tomba à genoux sur le plancher. Son menton heurta la banquette d'en face, et elle se mordit la langue. Des paillettes de douleur voletèrent devant ses yeux. Sonnée, un goût de sang dans la bouche, elle essaya de se remettre debout, mais ne parvint pas à retrouver son équilibre. Elle s'agrippa à la poignée de la portière sur sa gauche, réussit à ne pas tomber en arrière. Les bras tendus, elle cessa de bouger puis analysa la situation.

La partie arrière droite du carrosse s'étant effondrée, elle supposa qu'il venait de perdre une roue. Il fallait qu'elle sorte de la cabine, le temps que les cochers réparent les dégâts. La portière du même côté s'étant entrouverte sous le choc, elle jugea plus simple de sortir par là.

Elle se laissa glisser vers l'ouverture. Soudain, une langue glacée lui effleura la joue gauche, celle dont les terminaisons nerveuses n'avaient pas été détruites par le feu.

CHAPITRE 1

Son masque ! Elle l'avait perdu. Elle regarda autour d'elle, ne le vit nulle part. Alors que quelques secondes plus tôt elle voulait s'en débarrasser, elle n'envisageait plus de sortir sans lui. Choisir de ne plus le porter, ce n'était pas la même chose qu'être contrainte de s'exposer découverte.

Elle le cherchait toujours quand une odeur âcre lui agressa le nez. La lampe à huile qui lui permettait de lire en voyage sans s'abîmer les yeux s'était décrochée de la paroi et avait chu au milieu des coussins et des couvertures entassés sur le coin droit de la banquette. Un nuage de fumée grise montait déjà vers le plafond, et de petites flammèches pointaient entre les replis de tissu brodé. À leur vue, elle se figea, tétanisée par une peur immédiate et incontrôlable. Le feu dévorait à nouveau ses chairs. Elle porta les mains à son visage, comme si ses doigts avaient eu le pouvoir d'arrêter les flammes. La douleur, insupportable, lui donnait envie de hurler, de mourir, tout plutôt que revivre cet enfer.

Non. Non. Non. Tu ne brûles pas, Angre. Ce n'est que ton imagination.

Aveuglée par des larmes piquantes qui coulaient en rideau devant ses yeux, elle sentit des mains qui l'attrapaient sous les épaules et la tiraient vers l'arrière.

— Masque, parvint-elle seulement à articuler.

— Je l'ai, ma dame.

La voix calme de Launay.

Des doigts passèrent sur ses cheveux. Elle retrouva le contact familier du masque contre son front et celui du voile sur son menton. Une curieuse sensation lui noua la gorge quand elle comprit que l'écuyer l'avait vue.

Sans la brusquer, mais sans perdre de temps non plus, Launay l'extirpa du carrosse. Il la soutint alors qu'elle vacillait

FLEUR DE CENDRES

sur ses pieds, encore étourdie, sous le choc. L'air glacé de l'extérieur acheva de lui faire reprendre ses esprits. Elle n'était pas en train de brûler, pas cette fois-ci. Les flammes de la lampe ne l'avaient pas atteinte. Tout allait bien.

Elle repoussa les bras de l'écuyer et observa son expression, y guettant des signes d'horreur, de dégoût ou de pitié. Elle ne vit rien de tout cela dans les yeux bleus du jeune homme.

— Le feu ? demanda-t-elle.

— Marl s'en occupe, ma dame. Nous allons réparer cette roue, aussi.

— Launay... Il y a un livre caché sous mes coussins. Un livre que Marl ne doit pas voir.

Elle n'eut pas besoin de s'expliquer davantage. Launay rattrapa le jeune page de Mérault qui, une couverture de cheval à la main, se préparait à entrer dans le carrosse pour étouffer les flammes.

— Je m'en occupe, entendit-elle Launay lui dire, d'un ton si ferme que Marl ne songea même pas à demander d'explications.

L'écuyer s'empara de la couverture et se jeta à l'intérieur du carrosse. Angre ressentit un pincement de peur et de culpabilité en voyant les volutes de fumée qui commençaient à s'échapper de la portière ouverte. Elle ne voulait pas que Launay perde la vie par sa faute, pourtant elle n'avait pas le choix. Personne ne devait savoir qu'elle avait volé un livre de magie dans la bibliothèque de Belmont.

Incapable de supporter la vue du carrosse en flammes, elle s'éloigna de quelques pas et quitta la route. Elle sentit les herbes hautes qui refusaient de céder sous ses bottines et s'enroulaient autour de ses chevilles, lui piquant la peau à travers sa jupe et ses bas. Elle n'avait jamais été pieuse, pourtant elle ânonna un chapelet de prières maladroites.

CHAPITRE 1

Le chevalier Mérault la rejoignit, la tête inclinée sur le côté, comme pour se mettre à sa petite hauteur.

— Tout va bien, ma dame ? lui demanda-t-il.

Jamais elle n'avait entendu Mérault parler si bas, comme s'il craignait que sa voix ne la brise en deux. Elle détestait cette façon qu'avaient les gens de s'adresser maintenant à elle. Ce mélange de pitié, de distance horrifiée et d'attention précautionneuse la révoltait. C'était un peu comme si elle était morte ce jour-là, quatre mois plus tôt, ou qu'elle n'était plus tout à fait humaine. Mais elle se sentait bien vivante, en parfaite santé malgré les tiraillements de sa chair, et elle ne voulait pas qu'on lui parle comme si elle était une malade sur son lit de mort. Seul Launay, son cher Launay, osait toujours plaisanter avec elle, la taquiner et, discrètement, la toucher.

— Tout va bien, chevalier. Que s'est-il passé ?

Il lui désigna, quelques mètres en arrière, une sorte de crête caillouteuse qui barrait le chemin.

— Le carrosse a buté sur ces roches qui dépassent en plein milieu du passage. Les routes par ici ne sont pas seulement mal entretenues, elles sont aussi mal construites et mal balisées.

Intriguée, Angre retourna sur la route et s'approcha de l'écueil acéré dont les crocs sombres éraflaient le paysage. La saillie de roches était auréolée d'un sol froncé de cernes noirs, qui contrastaient de façon singulière avec les couleurs plus claires de la route.

— C'est étrange, on dirait une sorte de... cicatrice. On croirait que la terre a été ouverte avec une lame géante, puis recousue.

Elle s'agenouilla pour ramasser un peu de poussière dans le creux d'une pliure. Aussi fine que de la cendre, celle-ci coula entre ses doigts, maculant son gant d'une traînée de suie noire.

FLEUR DE CENDRES

— Avez-vous remarqué d'autres crêtes de ce genre, depuis que nous sommes dans les marches ?

Le chevalier ne prêta attention ni à ses observations ni à sa question.

— Vous devriez aller vous asseoir, ma dame. Dans votre état, l'émotion, la fatigue...

— Répondez-moi, chevalier.

— Euh... oui, ma dame, j'en ai déjà vu une ou deux sur la plaine, qui dépassaient au milieu des herbes. Mais ne vous inquiétez pas...

— Je ne m'inquiète pas, je m'interroge. Des failles sont-elles déjà apparues auparavant, dans cette région ?

— Pas à ma connaissance. Mais une faille, ça crache du feu et des démons. Ce n'est pas ce que nous avons là.

Le chevalier commençait à sérieusement l'agacer. La prévenance qu'il montrait à son égard ressemblait de plus en plus à du mépris. À moins que ce ne soit de la bêtise ?

— Les failles peuvent se refermer, chevalier.

Dans certaines régions sauvages, des failles s'ouvraient par intermittence dans le sol. Elles éructaient des flammes et vomissaient des créatures démoniaques qui ne pouvaient être tuées que par des lames glacées par des sorcières psychres. Les guerriers qui les traquaient se déplaçaient donc par paires : un combattant pour tenir l'épée, une adepte de la magie du froid pour glacer le fer avant chaque combat. Les failles, une fois leurs démons crachés, se refermaient le plus souvent.

Ce qu'Angre avait sous les yeux ne brûlait pas, ou plus. Jamais elle n'avait ouï dire que des failles s'étaient ouvertes dans les marches d'Autun, réputées pour leur calme et leur douceur de vivre. Pourtant, elle avait l'intuition qu'il ne s'agissait pas d'un simple affleurement rocheux.

CHAPITRE 1

Près du carrosse, les hommes de l'escorte semblaient être parvenus à maîtriser l'incendie. Le chevalier Méréault les rejoignit pour prendre la mesure des dégâts. Launay avança vers Angre, le visage et les dents noires de suie, comme s'il n'avait pu se retenir de sourire même au cœur du brasier.

— Ma dame, je suis désolé, mais je n'ai pas pu sauver votre livre.

Il lui tendit les restes calcinés de son grimoire. Lorsqu'elle l'ouvrit, les pages s'effritèrent sous ses doigts en paillettes noires qui s'envolèrent au gré des rafales. Quelques-unes étaient en partie intactes, mais les moitiés de sortilèges et les paragraphes sans queue ni tête ne serviraient hélas à rien – la magie n'était pas un art qui se mariait aux devinettes. Angre se consola en se réjouissant que personne d'autre que Launay n'ait vu le petit ouvrage de magie. Les grimoires n'étaient pas supposés quitter le giron des bibliothèques royales. L'Arcanie étant le seul royaume du monde connu où la magie se pratiquait encore, l'équilibre politique avec la Ligère, son unique voisin sur l'île d'Avreroche, dépendait de cette hégémonie. L'Empire lui-même, sur le continent, se méfiait des sorcières d'Arcanie. Aussi les secrets de la magie ne devaient-ils sortir du pays sous aucun prétexte, et les bibliothécaires royaux surveillaient-ils de près l'usage des grimoires.

Elle cacha ce qu'il restait de son livre sous un pan de son manteau.

— Il va maintenant falloir réparer l'essieu de la voiture, expliqua l'écuyer. Cela risque de prendre un peu de temps.

— J'ai besoin d'aller me dégourdir les jambes. M'accompagnerez-vous, Launay ?

L'écuyer plissa les yeux, pris au dépourvu, mais sans doute intrigué.

— Ma dame... ne craignez-vous pas les ragots ?

FLEUR DE CENDRES

S'il avait pu voir à travers le voile d'Angre, il aurait aperçu un rictus amer.

— Launay, vous avez vu mon visage. Pensez-vous vraiment que les gens s'imagineront que je risque quelque chose en votre compagnie, alors que ma figure ressemble à une pomme pelée, croquée et recrachée ?

Il se frotta la nuque, mal à l'aise.

— Je ne saurais le dire.

Évidemment. Launay était le seul homme de sa connaissance pour qui ce à quoi elle ressemblait n'avait jamais eu la moindre importance.

— Ils se figurent maintenant que ce sont les autres qui ont besoin d'être protégés de moi, et non le contraire. De toute façon, la Chandon nous ayant quittés, je n'ai plus de chaperon pour s'offusquer de mes fréquentations. Alors, venez.

Elle passa un bras sous le sien et ils s'éloignèrent sur la route. Elle ne se retourna pas pour voir les réactions des autres hommes de l'escorte et du chevalier Mérault. Au fond, elle espérait les avoir choqués. Cela voudrait dire que pour eux, elle était encore une dame.

Quand ils revinrent un peu plus tard, le carrosse tenait d'aplomb sur ses quatre roues. Les hommes, en les voyant approcher, échangèrent des regards qui ravirent Angre.

Elle força sa posture d'aristocrate, raidit le dos et leva le menton, puis s'approcha du chevalier Mérault.

— Pouvons-nous repartir ?

— Eh bien... (Il affichait une mine gênée.) La structure du carrosse est intacte, et nous avons pu réparer l'essieu, mais l'intérieur est en mauvais état. Vous n'aurez plus de couvertures, plus de coussins. Tout est... noir, et euh... l'odeur risquerait de... de...

CHAPITRE 1

Elle le laissa s'empêtrer quelques douces secondes dans ses explications avant de couper court à ses bafouilles :

— Laissez-moi deviner. Ça sent le *brûlé* ?

Elle insista sur ce dernier mot avec une joie mesquine, qui grimpa d'un cran quand elle vit le visage du chevalier se décomposer.

— Oui, ma dame, balbutia-t-il, l'air piteux.

— Eh bien, je suppose que je devrai faire avec.

La narine pincée, Angre s'approcha du marchepied. Avant que le chevalier n'ait pu se précipiter pour l'aider, elle attrapa elle-même la poignée de la portière et grimpa à l'intérieur.

Elle s'y était attendue, pourtant elle éprouva un choc en se trouvant confrontée aux parois noires de suie. L'odeur âpre la prit à la gorge, presque insupportable. Dans sa hâte, elle n'avait pas laissé aux hommes le temps de nettoyer l'intérieur, et les vestiges de ses affaires gisaient en tas de cendres sur les banquettes calcinées. Voyager dans ces conditions allait être pénible, et elle en regrettait presque sa fierté. Même si elle ne savait pas monter, elle aurait mille fois préféré poursuivre la route à dos de cheval plutôt que dans cette espèce d'urne funéraire. Mais elle voulait prouver à Mérault qu'elle n'était pas en sucre. Elle en avait assez qu'on la traite avec des pincettes.

Quelqu'un toqua au carreau. C'était Launay, dont les dents avaient déjà retrouvé leur blancheur éclatante.

— Une couverture, ma dame ? Pour éviter de salir vos habits. Je l'ai récupérée sur notre cheval de bât.

— Volontiers.

Elle attrapa le tissu soigneusement plié qu'il lui tendait et le déploya sur la banquette. Puis elle ouvrit grand les fenêtres du carrosse, dans l'espoir que l'odeur s'envolerait avec les rafales.

FLEUR DE CENDRES

Elle s'assit en prenant soin de ne pas s'appuyer contre les parois. Elle posa ses mains sur ses genoux et, avec un soupir, se fit la remarque que le temps risquait d'être long, sans son livre. C'était une chance qu'ils ne soient plus très loin de leur destination.

Elle s'inquiéta de ce qu'allait penser la maîtresse d'Autun, quand celle-ci verrait arriver sa nouvelle suivante dans une voiture brinquebalante aux parois tachées de suie. Tandis que l'image se formait dans l'esprit d'Angre, un large sourire lui tirailla la joue droite. Au fond, elle se souciait peu de ce que penserait la marquise. Elle était une sorcière au visage de cauchemar qui voyageait dans la carcasse fumante d'un carrosse. Aurait-elle pu rêver entrée plus fracassante dans le château de la douce contrée d'Autun ?



CHAPITRE 2

Le château d'Autun se dressait au sommet d'une butte en pente douce au milieu de la plaine. Nul relief ne le protégeait du vent ou des attaques. Ses tours aux toits pointus piquaient le ciel, aussi élancées que des aiguilles qui auraient voulu percer les nuages. Leurs pierres grises avaient la couleur de l'horizon, leur donnant des allures de fantômes coiffés de tuiles rouges. De hautes fenêtres d'agrément trouaient les murs d'enceinte aussi fins que des feuilles de papier, à tel point qu'Angre hésitait à les qualifier de murailles. Aucune herse ne barrait l'entrée principale qui, la gueule grande ouverte et la langue tirée, attendait les visiteurs. Au pied des flancs ouest et nord de la butte, le long d'une rivière aux flots sombres striés d'écume, la ville d'Autun dispersait sur la plaine ses maisonnettes rectangulaires aux murs en brique rouge.

Tandis qu'ils approchaient par un chemin pavé, Angre perçut le son clair de trompettes qui signalaient leur arrivée. Le pont-levis enjambait des douves étroites, à la surface desquelles s'épanouissaient encore des plantes d'eau – un petit miracle, en ce début d'hiver aux matins glacés.

FLEUR DE CENDRES

De chaque côté de l'immense porte d'entrée, des soldats vêtus d'uniformes rutilants montaient la garde. Ils tenaient devant eux des lances trop longues pour être maniées, et portaient au côté des sabres rangés dans leurs fourreaux brodés. Leurs épaulettes dorées reflétaient les rayons chiches du soleil, et leurs plastrons éclaboussaient le gris des murs de taches carmin. Angre jugea qu'ils formaient des cibles parfaites. N'importe quel archer ni trop borgne ni trop manchot aurait pu approcher sous le couvert des herbes hautes, prendre le temps d'ajuster son tir et décocher une première volée de flèches avant d'être repéré, puis une seconde avant d'être arrêté.

Quand le carrosse franchit les douves, elle colla son masque contre le carreau de la fenêtre. Dans l'eau presque transparente, de gros poissons aux écailles rouges nageaient avec la nonchalance de bêtes habituées à ne jamais croiser de prédateurs. Un peu plus loin, une barque se frayait un chemin entre les plantes d'eau, l'une des passagères ramant avec une lenteur contemplative tandis que l'autre se penchait pour cueillir des végétaux.

À quoi pouvaient bien servir des douves dans lesquelles on ne craignait pas de tomber ? Personne ne se serait risqué à naviguer dans celles du château de Belmont. L'eau stagnante, les rives hérissées de pieux et la puanteur des excréments qui flottaient à la surface dissuadaient les plus intrépides des aventuriers de s'en approcher.

Même au cœur du royaume, loin des frontières et des failles, jamais elle n'avait vu château aussi peu préparé à défendre son territoire et son peuple que celui du marquis d'Autun.

Dans la cour intérieure, un majordome en grande livrée les attendait devant le perron du logis, un bâtiment allongé

CHAPITRE 2

qui reliait deux hautes tours. Angre patienta à l'intérieur du carrosse pour laisser au chevalier Mérault le temps de lui ouvrir la portière. Avec un peu d'appréhension, elle en profita pour réajuster son masque et vérifier la solidité du nœud que formait le cordon. Un jour, elle trouverait le courage d'afficher ses cicatrices en public. Aujourd'hui, elle se contenterait d'appriivoiser sa nouvelle existence. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait, ici. Le marquis et sa femme n'avaient jamais rendu visite à son père, et elle n'avait jamais entendu parler de la marquise avant que sa marraine ne lui conseille de rejoindre sa suite. Ysphèle avait semblé persuadée qu'Angre s'y plairait. Mais avait-elle vraiment connu sa filleule ?

Le chevalier Mérault ouvrit la porte du carrosse et lui tendit la main pour l'aider à descendre. Elle résista à l'envie de sauter en bas du marchepied pour le simple plaisir de lui prouver qu'elle en était capable. Mais elle était la suivante d'une marquise, à présent, et elle devait se comporter avec la dignité qu'on attendait de la fille d'un duc. Elle posa ses doigts dans la paume gantée du chevalier, souleva sa jupe de l'autre et descendit les marches une à une, jouant à la perfection son rôle de jeune aristocrate.

Le majordome, un vieil homme à la barbe grise taillée en pointe, s'inclina devant elle, selon un angle en parfaite adéquation avec l'écart qui séparait le rang du père d'Angre de celui du marquis. S'il remarqua qu'elle voyageait sans chaperon, ses traits creusés par l'âge ne trahirent pas sa surprise.

— Dame Angre de Belmont, je vous souhaite de la part du marquis la bienvenue aux marches d'Autun. Mon maître étant actuellement en tournée sur ses terres, il ne peut, hélas, vous accueillir en personne. La marquise, quant à elle, vous attend à l'étage. J'espère que le voyage fut agréable.

FLEUR DE CENDRES

Elle n'était pas tenue de répondre à cette inquiétude de pure forme et se garda donc d'émettre le moindre commentaire quant à l'état des routes dans la région. Elle attendrait un peu avant de déclencher des incidents diplomatiques.

Le majordome lui fit signe de le suivre à l'intérieur. Elle jeta un regard rapide en direction de Launay. Celui-ci était occupé à décharger les chevaux de bât en compagnie des domestiques de la maison. En tant qu'écuyer, serait-il autorisé à entrer avec elle dans le logis, ou dormirait-il dans les dépendances, en compagnie des gardes et des cochers ? Il n'aurait pas déplu à Angre qu'il reste à ses côtés au moment de rencontrer leur hôtesse. Hélas, Launay semblait avoir des choses plus urgentes à faire que tenir la main d'une demoiselle timorée.

Accompagnée du seul chevalier Mérault, elle suivit le majordome à l'intérieur du bâtiment. Ils entrèrent dans un vestibule dont le sol parqueté craqua sous ses bottines. Des tapisseries aux couleurs vives, représentant des animaux fabuleux et des contrées imaginaires, couvraient les murs. Angre les jugea bien plus fascinantes que les sinistres scènes de chasse qu'on croisait dans les couloirs du château de Belmont.

De curieux portraits de vieilles personnes aux mines enjouées accompagnèrent leur montée d'un large escalier aux marches en pierre claire. Au premier étage, ils longèrent un interminable couloir où la lumière délivrée par les fenêtres et les lustres du plafond se reflétait dans les miroirs disposés de chaque côté de l'allée, entre les tableaux et les portes. Jamais Angre n'avait vu décor aussi extravagant. Ils s'arrêtèrent devant un double battant au bois sculpté de feuilles et de fleurs.

— Les quartiers de la marquise, annonça le majordome en ouvrant la porte. Je vous laisse entrer, ma dame.

CHAPITRE 2

Il s'inclina en lui indiquant l'intérieur de la pièce, avant de se tourner vers Méréault.

— Chevalier, si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer votre chambre.

Le message était clair : on ne voulait pas d'un homme dans les quartiers de la marquise. Le chevalier hésita, rechignant sans doute à laisser Angre sans protection. Si la gouvernante n'avait pas fait demi-tour à la première occasion, c'est elle qui aurait accompagné la jeune fille. Il finit par décider que sa protégée ne risquait pas grand-chose et hocha la tête, comme si Angre avait besoin de sa permission pour entrer. Bien qu'un peu effrayée de se présenter seule à sa nouvelle maîtresse, elle prit un certain plaisir à le congédier :

— Vous pouvez disposer, Méréault.

Puis, sans attendre de réponse, elle passa la porte des appartements de la marquise. Elle entra dans une immense salle déserte et sombre. Les rares meubles – quelques tabourets, une commode – avaient été poussés contre les murs, laissant vide la majeure partie de l'espace, au centre de la pièce. Des trous, des crevasses et des taches sombres criblaient le parquet en chêne. De lourds rideaux de laine entrouverts filtraient la lumière du jour, dont les faibles rayons se reflétaient à peine sur le cuivre mat des lustres éteints. L'absence de décoration contrastait avec ce qu'Angre avait déjà vu du logis. Seul se devinait, accroché au mur du fond au-dessus d'une cheminée éteinte, un portrait en majesté de Téphond d'Arcanie qui contemplant la pièce vide. Angre connaissait bien ce tableau, dont une des multiples copies ornait la salle de réception du château de Belmont. Le roi à l'épaisse barbe blonde y trônait en compagnie de ses deux fils, Lior et Edman, âgés à l'époque d'une dizaine d'années et dont les visages sérieux ressemblaient à ceux d'adultes en miniature.

FLEUR DE CENDRES

Aucune des trois filles de Téphond n'y était représentée. Bien que scandalisée par une telle omission, Angre avait passé de longues heures à contempler cette toile durant les banquets interminables auxquels son père l'obligeait à assister. Le roi tenait un livre entre ses mains, comme pour asseoir sa réputation d'homme intelligent et cultivé – car à la guerre et aux batailles, Téphond le Paisible préférait les arts et la connaissance. La présence de ce petit livre sur le portrait royal avait longtemps convaincu Angre qu'étudier lui accorderait, sinon le pouvoir d'un roi, au moins une voix qu'écouterait son père. Elle avait depuis déchanté. Pourtant, apercevoir ce tableau familial et, surtout, ce livre sans titre ni auteur la rassérena quelque peu. Elle ne se trouvait pas tout à fait en territoire inconnu dans ce château si éloigné des bibliothèques du centre.

Angre s'obligea à détacher son regard de la peinture et constata que la porte s'était refermée derrière elle. Comme elle ne voyait personne, elle toussota pour s'éclaircir la voix, puis avança de quelques pas.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse. C'était étrange, et particulièrement embarrassant. Le majordome s'était-il trompé de pièce en la faisant entrer ici ?

Elle aperçut alors une autre porte au fond de la salle, presque dissimulée à l'ombre d'un rideau. Elle s'approcha et colla l'oreille contre le battant. Il lui sembla entendre le bruit de talons qui claquaient de l'autre côté. Elle frappa trois coups puis, la respiration suspendue, attendit. Après quelques secondes, la porte s'ouvrit sur une femme échevelée en robe de domestique, une mèche brune collée en travers de son front luisant de sueur. Ses yeux aux reflets d'ambre détaillèrent la nouvelle venue de haut en bas, sans la moindre vergogne.

CHAPITRE 2

— Je suis... commença Angre.

— Je sais qui vous êtes, l'interrompt la femme. Excusez-nous pour le retard, nous revenons tout juste d'une mission urgente. Venez.

Elle lui fit signe d'approcher, d'un ton si autoritaire que la jeune fille ne se sentit d'autre choix que d'obéir. Qui pouvait bien être cette femme ? Angre posa le pied sur le palier d'un étroit escalier en colimaçon aux murs et aux marches en pierre grise. Un jeune homme vêtu d'une chemise sale, de pantalons au tissu grossier et de bottes boueuses se tenait un pas en arrière, sa poitrine se soulevant au rythme de sa respiration bruyante, comme s'il venait de courir. Il portait une lampe à huile à la main et une épée au côté.

— Je vous présente Fénelore, ma première suivante, continua la femme. Elle s'occupera de vous présenter les lieux et vous aidera à rattraper votre retard. Fen, je vous présente Angre de Belmont, qui rejoint ma suite pour les deux prochaines années.

Tandis que Fénelore la saluait d'un hochement de tête, Angre cligna plusieurs fois des paupières, essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Cet homme aux cheveux bruns ébouriffés était donc une femme de très haute taille, et la domestique qui lui avait ouvert la porte, si elle avait une première suivante, ne pouvait qu'être...

— Pardonnez-moi, ma dame... Êtes-vous la marquise d'Autun ?

Une expression railleuse se dessina sur les traits de la femme.

— Effectivement. Votre sens de l'observation manque un peu de promptitude.

Angre enfonça ses ongles dans les paumes de ses mains

FLEUR DE CENDRES

pour se punir de sa bêtise et effectua une révérence précipitée. Cela sembla agacer la marquise.

— Relevez-vous, Angre. Lorsqu'on travaille pour moi, on ne fait pas de telles manières. Nous nous appelons toutes par nos prénoms et, entre nous, nous ne perdons pas de temps en courbettes et formules de politesse. J'espère que cela ne vous pose pas de problème.

— Absolument pas, ma dame.

— Elshire.

— Absolument pas, dame Elshire, se reprit Angre.

La marquise leva les yeux au ciel et poussa un bref soupir.

— Bien. Il faut que j'aie me changer pour le dîner. Je laisse à Fen le soin de vous montrer le dortoir et de vous présenter aux autres suivantes. Venez me retrouver ici, à mon boudoir, une fois que vous serez installée.

Sur ces mots, elle ouvrit la porte, s'engouffra dans la pièce et disparut.